



# **LA CHIENNE DU CARDINAL**

**NOUVELLE**

**EMMANUEL MONGE**

# La chienne du cardinal

Nouvelle

Tout droit réservé © Emmanuel Monge, 2021

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aldo, doberman de quatre ans. Né au chenil du Vatican... Oui, Très Saint-Père, je plaide coupable... Non, Très Saint-Père, je ne regrette pas mon geste. Je dirais même que je le revendique... Oui, j'ai conscience de la gravité de l'accusation. Je ne me fais aucune illusion sur mon sort.

Je suis né dans les caves du Vatican. Je n'ai pas connu ma mère. Moi et mes compagnons d'infortune représentons la face sombre de la cité papale. Cachés, maltraités, opprimés, nous sommes cependant indispensables à son fonctionnement, et cela depuis des siècles. Depuis mon plus jeune âge, je prends des coups, j'encaisse. Pourquoi tant de malveillance à notre égard ? Je l'ignore. Et j'ignore également pourquoi la brigade canine ne s'est pas rebellée et n'a pas encore dévoré ses geôliers ? Les maîtres-chiens, nos gardiens, ne nous ménagent pas. Ils veulent disposer d'une armée obéissante et agressive.

Au Vatican, tous les chiens de garde sont des dobermans. Ma race, créée par l'homme et non par notre créateur, apparut il y a un siècle. Plus combatifs et plus courageux que les autres chiens de défense, nous sommes entièrement au service des hommes. Nous avons participé à toutes les guerres du 20<sup>e</sup> siècle. Gazés pendant la première guerre mondiale, brûlés sous le feu du Viêt-Cong, nous servions toutes les armées et toutes les idéologies, des *marines* américains aux brigades SS. Et seule la mort nous a été offerte. Des machines de guerre, puissantes et sans pitié, voilà ce qui intéresse nos maîtres ici aussi. Et pour cela, ils ne cherchent pas à nous comprendre, encore moins à nous aimer. Pour créer un bon fanatique, il faut d'abord le casser, dévaster son esprit, balayer la moindre parcelle de volonté. Et pour une poignée de croquettes, le chien battu et affamé vous obéira aveuglément. Lors de la bataille de Stalingrad, les dobermans, magnifiquement dressés, fauchés par la mitraille, continuaient à ramper en silence vers les lignes ennemies...

Le silence, parlons-en. Seul principe sacré. Nos maîtres nous l'imposent. Le moindre jappement est sévèrement puni. La souffrance ou la peur ne justifient pas un aboiement. Une

meute de chasse à courre peut hurler à la vue du gibier ; nous ne pouvons pas même grogner lorsque nous coinçons un chapardeur. Tuer doit se faire en silence. Nous les égorgeons pour étouffer leurs cris.

Nos tâches sont nombreuses. La nuit, nous patrouillons dans les jardins, de la Villa Pia à l'héliport, sur les remparts de la citadelle. Les rôdeurs sont nombreux, les trésors du Vatican les attirent depuis toujours. En journée, nous assurons la garde des bâtiments dits sensibles. Nous nous tenons à distance des fidèles et des touristes. Nul ne doit soupçonner notre existence. Heureusement, la citadelle contient de nombreuses cryptes et anciennes chapelles. Elles nous dérobent aux yeux du monde. Les plus compétents sont affectés à la protection des personnes. Il s'agit de jouer au chien de compagnie et d'escorter les membres de la Curie lors de leurs déplacements en dehors de la citadelle. Ces missions sont extrêmement exigeantes et éprouvantes. Mais le chien a alors l'immense chance de sortir de sa prison et de sentir, pour quelques heures, les odeurs du monde libre.

Notre chenil est dissimulé dans une crypte de la cité, loin de la lumière du jour. Je m'y suis entraîné aux combats les plus durs et aux missions les plus exigeantes. Le moindre échec, la moindre inattention étaient sanctionnés d'une bastonnade en règle. Les chiots étaient entassés dans une pièce commune. Ces jeunes dobermans, privés de soins et d'attentions, retournaient leurs peurs et leur agressivité contre leur semblable. J'ai appris à me méfier autant des hommes que du reste de la meute. Les combats y éclataient quotidiennement, pour un os déjà rongé ou pour une dalle un peu plus tiède. Et si, le lendemain, les chiens blessés n'étaient pas sur pieds, ils risquaient d'être supprimés. Effacés comme nous disions alors. Car les détails de l'humanité sont effacés d'un coup de gomme. Ils ne laissent de traces ni dans l'Histoire ni dans la mémoire des survivants. Regardez, mes oreilles et ma queue coupées. Ce sont les marques de ma servitude. Les maîtres-chiens nous mutilent à la naissance afin d'éviter que les autres chiens ne s'en chargent. Lors de nos deux premières années de vie, nous ne voyons la lumière qu'à travers les barreaux des soupiraux. L'entraînement est quotidien et intensif : course, combat, détection d'intrus. Les nuits harassantes nous épuisent et le jour ne nous laisse que de rares heures de répit. Le jeune doberman doit aussi apprendre à se repérer dans l'immense réseau de galeries qui parcourt le sous-sol du Vatican. Ces souterrains nous permettent de surgir comme de disparaître à tout moment et en tout lieu de la cité, mais ils sont parsemés de pièges et d'oubliettes. Les chiens qui y tombent n'en reviennent pas. La sélection est drastique. La première année, nos maîtres considèrent que la meute doit réduire de moitié. La violence des exercices et des conditions de vie augmente la mortalité. La sous-alimentation chronique favorise les forts qui affament les faibles. Et quand le nombre de morts réglementaire n'est pas

atteint, les maîtres organisent des combats singuliers. Les chiens se déchirent alors entre eux dans une parodie de sélection naturelle. Les individus survivants représentent la part la plus noire de l'espèce canine. Violents et sans états d'âme, les chiens du Vatican sont aussi totalement soumis à leurs maîtres. Vient alors le temps de la brigade. Après des années de privations, nous vivons les premiers mois comme une parenthèse enchantée. Mais l'exigence des missions et l'absence totale de tolérance de nos maîtres nous remettent à notre place. Certains chiens ont été effacés pour n'avoir pu étouffer le râle d'agonie d'un cambrioleur. D'autres pour avoir été aperçus du haut de la basilique Saint-Pierre. Les plus vieux finissent par disparaître, une nuit, sans laisser de traces.

Les chiens obéissants, compétents et discrets accèdent à des places privilégiées. J'ai fait partie de ceux-là. Ayant toujours manifesté une prédisposition à la survie, je me suis adapté à la dureté de mes maîtres et à la férocité de la vie en cellule. Pour les autres, j'étais un dominant. Je protégeais jalousement ma place, n'hésitant pas à me battre si cela pouvait améliorer mon quotidien. Mais je ne me suis jamais bercé d'illusions. Malgré mon statut, je restais un moins que rien, un être dont l'existence ne compte pas et qui, dans la vie, ne peut rien attendre d'autre que la mort. Je prenais ce qu'il y avait à prendre, sans en demander plus, en flattant parfois les maîtres-chiens, en mordant souvent mes semblables. Mon agressivité m'a permis d'accéder à une cellule individuelle. J'ai dû pour cela terrasser les deux molosses qui ne cessaient de contester ma place de dominant. Les missions de protection rapprochée ne m'effrayaient pas. Mes geôliers le savaient. Accompagnant un haut dignitaire, je jouais au toutou modèle alors que je venais d'égorger un rodeur la nuit précédente.

Je viens d'un monde cruel et sans pitié, l'exact contraire de vos évangiles. Alors, lorsque vous me demandez si je regrette mon geste, je vous réponds que mon éducation m'empêche de comprendre la question. Oui, je l'ai tué, et ma vie passée n'est pas une excuse, encore moins une circonstance atténuante... Laissez-moi vous expliquer comment j'en suis arrivé là. Vous serez alors convaincu de condamner un meurtrier, mais vous comprendrez que je n'avais d'autres choix.

Cela faisait près de deux ans que j'exécutais scrupuleusement les différentes tâches qui m'étaient assignées. Les maîtres-chiens se méfiaient toujours de moi, mais je me démarquais. Les travaux les plus délicats m'étaient dorénavant réservées. Je ne gagnais pas grand-chose à jouer au soldat modèle, je n'avais pas plus de privilèges que le reste de la meute, mais je travaillais pour l'avenir.

Un soir, le responsable de la brigade me fait convoquer. On me sort de ma cellule, et je me présente face à lui, entouré de deux solides matons. Je n'espérais rien, je pensais être effacé à mon tour. Il ne me semblait pourtant pas avoir commis de fautes récentes. Le chef me demande brutalement de rassembler mes affaires. Il me signifie ma nouvelle mission : « Vous êtes affecté à la garde personnelle de Son Éminence le cardinal Vallanzasca. Vous resterez sous l'autorité de la brigade canine. Son Éminence le cardinal pourra disposer de vous à tout moment pour sa protection. Vous assurerez la surveillance de son domicile le reste du temps. En accord avec Son Éminence, vous devrez participer à vingt heures d'entraînement par semaine dans l'enceinte du chenil ». Cette annonce ne me touche tout d'abord pas. Je ne comprends pas ce qu'elle veut dire. J'acquiesce et m'apprête à sortir, quand le chef m'interpelle : « Aldo, ne vous ratez pas, c'est une mission sans retour ». Une mission sans retour, une affectation définitive, cela signifiait que je ne remettrais plus les pieds dans ma cellule. Soit je faisais l'affaire, soit j'étais effacé. Comme le vieux Markus qui était devenu la mascotte de la Garde suisse. En m'y prenant bien, le poste pouvait être intéressant.

J'emménageais le soir même dans un vaste appartement. Il était composé d'un grand salon, d'une chambre, d'une cuisine où s'affairait une servante, et d'un bureau où travaillait le cardinal lorsqu'il n'était pas à la chancellerie. Son secrétaire particulier, un petit vénitien souffreteux qui avait la foi autant que la bêtise chevillées au corps, l'assistait. Meticuleux, travailleur et fidèle, il admirait Vallanzasca. L'intérieur était très soigné. Meubles historiques, toiles de maîtres et porcelaine de Florence se côtoyaient dans un style épuré et moderne. Le

cardinal avait du goût, de l'argent et tenait à le faire savoir. Le salon s'ouvrait sur une courette bien entretenue. Dans un coin se trouvait ma niche. Ce logement, au cœur du palais Saint-Charles, témoignait du rang très privilégié de son occupant.

J'appris vite à connaître le cardinal Vallanzasca. L'homme était grand, sec et portait la soixantaine vigoureuse. Il respirait l'autorité et son entourage ne s'y trompait pas. Mieux valait ne pas se mettre en travers de son chemin. En écoutant les bruits de couloirs, je compris qu'il était un des membres actifs de la Curie. Cardinal depuis peu, il était investi de ses responsabilités et très soucieux de sa carrière. Rien à voir avec ces cardinaux affables et bedonnants attendant patiemment la fin du dernier conclave. Il dirigeait le tribunal suprême. L'homme me parut froid et exigeant, mais possiblement juste. Pour sa garde personnelle, il faisait plus confiance à un animal qu'à un être humain. Le milieu de la Curie romaine regorge de personnalités arrivistes et prêtes à tout. Vallanzasca cherchait à éloigner les espions de ses appartements. En dehors de moi, seuls son fidèle secrétaire et la vieille servante y étaient admis. Cette dernière était attaché à sa famille depuis plus de quarante ans. Le cardinal se levait aux aurores et, ses obligations religieuses expédiées, se plongeait dans son travail. Il se déplaçait quotidiennement du Vatican à la chancellerie. Il visitait régulièrement les hauts lieux du pouvoir catholique. La plupart de ses interlocuteurs lui témoignaient une déférence craintive. Son pouvoir dépassait la simple autorité morale attachée à son rang.

Mon mode de vie changea radicalement. Ma niche me fit l'effet d'une suite luxueuse. Elle ne sentait pas l'urine et était garnie d'une litière à laquelle mes muscles secs et mon squelette saillant n'étaient pas habitués. Je déambulais à ma guise dans la cour et dans l'appartement. J'en étais le gardien et nul n'aurait songé à entraver ma mission. Ma nouvelle alimentation me bouleversa. Je n'avais jamais mangé autre chose que la pâtée réglementaire du chenil. Je ne pouvais imaginer qu'un repas puisse apporter du plaisir. Ma nouvelle nourriture était simple, mais si savoureuse... Le molosse froid et cruel que j'étais devenu fondit en larme à la douceur des plats que me concoctait la servante. Cette vieille Milanaise... Une sainte dame, je reçus d'elle ma première et seule caresse.

Je découvris aussi la lumière du jour. J'avais vécu quatre années dans la pénombre. Nous pouvions sortir, mais la nuit seulement. Comment vous décrire le plaisir immense que je ressentis lorsque, pour la première fois, le soleil printanier me réchauffa ? Je retombais en enfance. Je passais des heures à regarder les pigeons, à suivre les nuages, à contempler le vent souffler dans les branches. Mon organisme retrouva son rythme naturel. Loin du stress du chenil, mon sommeil devint lourd et réparateur. La peur et l'angoisse qui avaient jusqu'alors dirigé ma vie cédèrent la place à un état de quiétude. Je dormais, je mangeais à ma faim, je ne

vivais plus dans mes excréments. Mon horizon s'élargit. Je pus dépasser le réflexe de survie qui me contraignait à ne pas penser au lendemain.

Cinq fois par semaine, je revenais au chenil. Mon entraînement était toujours aussi exigeant, mais j'avais beau sauter, courir et mordre, je n'étais plus le même. L'attitude des autres dobermans à mon égard avait changé. Mon corps s'était alourdi, mon port se relevait, mon regard était plus franc. Je ne courbais plus l'échine. Je n'étais plus leur égal, et ils ne me contestaient plus ma place. Les maîtres-chiens eux-mêmes semblaient me respecter. Me brutaliser ou me blesser revenait à toucher un cardinal. Malgré ces changements flatteurs, je ne perdis pas mon sang-froid. Je tenais plus que tout à ma nouvelle vie. Ils me retrouvèrent aussi agressif et endurant à la tâche. Je devais prouver que je restais l'élite de la brigade canine. Notre responsable devait être fier de son choix. Mes anciens compagnons me faisaient pitié. Ils se battaient encore pour un vieil os alors que je savais que de délicieux plats m'attendaient. Je quittais le chenil vers minuit, et réintérais l'appartement et ma niche. À cette heure, les chiens du Vatican commençaient leurs interminables rondes nocturnes. Je me couchais, conscient de mon immense chance.

Après quelques jours, le cardinal précisa mes obligations. Je devais l'escorter dans ses déplacements quotidiens. Il se savait surveillé, et sa personne autant que son poste à la chancellerie créaient des envieux. Je le suivrais dorénavant comme un chien fidèle. À ses côtés, il me fallait d'une part montrer les crocs pour décourager les agresseurs, et d'autre part, adjoint d'un haut dignitaire, rester digne et discret. Cette mission de garde du corps me permit de quitter l'enceinte du palais. Ma première sortie fut très éprouvante. Les mouvements rapides des automobiles et des passants, les couleurs éblouissantes, les bruits incessants de la ville et surtout l'odeur de mes semblables, toutes ces nouvelles stimulations me déboussolaient. L'urine des autres chiens embaumait les trottoirs de Rome et me rendait fou. Je devais tenir mon rôle. Je devais être un modèle d'obéissance et de professionnalisme. Au moindre faux pas, mon nouveau maître se débarrasserait de moi. Pendant plusieurs heures, je ne desserrais pas les dents, je m'efforçais de garder le contrôle de mon corps et de réprimer mes instincts. Ce jour-là, le cardinal me testa. En plus du trajet à la chancellerie, il me mena jusqu'à la basilique du Latran à une heure de marche. Nous traversâmes des parcs et des jardins où couraient des enfants. Les maîtres-chiens avaient formé un tueur, et voir gambader cette chair fraîche à portée de croc me fit frémir. Je rentrais épuisé, au bord de la crise de nerfs. Mes années de dressage ne m'avaient pas préparé à cela. Je dus pourtant affronter ce soir-là un péril encore plus grand.



Ce soir-là, une odeur nouvelle flottait dans l'appartement. Elle n'avait rien d'agressif, elle était même plaisante. Le cardinal s'enferme dans son bureau, me laissant seul dans le salon. Je sors sur la terrasse, vérifie les différents accès. L'odeur est toujours là, autour de moi. Je reviens sur mes pas et, alors que je m'apprête à entrer dans la cuisine, je la vois. Allongée sur le canapé, la tête relevée, elle m'observe. Son regard me fige, nous nous faisons face de longues secondes. Elle finit par se recoucher, sans plus me prêter d'attention.

Sciorina était la chienne du cardinal Vallanzasca, l'enfant chérie de Son Éminence. Il l'avait recueillie à la naissance et ils ne s'étaient plus quittés. La belle avait un riche pédigrée. Caniche royal de haute taille, ses poils blancs et frisés étaient soigneusement toilettés. Elle avait des pattes immenses qui prolongeaient un corps somptueux. Son museau était fin et méticuleusement rasé. Elle bénéficiait des soins d'un coiffeur particulier qui entretenait son pelage et coiffait ses larges oreilles pendantes. Moi, avec les miennes coupées et mon moignon de queue, je faisais pâle figure. Elle était aussi agile que ravissante. Sa rapidité à la course égalait celle des dobermans les plus entraînés. Jeune et endurante, elle accompagnait son maître dans ses longues promenades. Son caractère était également bien trempé, elle ne se laissait pas intimider. Si le cardinal se faisait bousculer, elle n'hésitait pas à le défendre. Les chiens ne l'impressionnaient pas. Quand l'un d'eux essayait de la renifler, il s'en sortait au mieux avec une bordée de grognements, au pire avec une méchante morsure. Vallanzasca la couvait, mais elle n'avait nul besoin de protection. Je ne l'ai jamais vue tenue en laisse. Pour Son Éminence, elle était une part de lui-même, il n'aurait pu tolérer un tel signe de soumission. Malgré sa vie de princesse, Sciorina était bien éduquée. Elle ne jappait pas à tout bout de champ et savait se faire discrète quand la situation le nécessitait.

C'était la première fois que je côtoyais une chienne. Depuis ma nouvelle affectation, j'en avais bien aperçu quelques-unes dans les rues de Rome, mais je ne pouvais pas les approcher. Toutes étaient désirables et excitantes, je les reniflais de loin, les guettais du coin de

l'œil. Dans ma vie antérieure, j'ignorais l'existence même des femelles. Pour plus d'agressivité, nous n'étions pas castrés. Nos instincts mâles nous débordaient. Nous ne pouvions les canaliser qu'à travers une débauche de violence. Mais Sciorina n'était pas de ces femelles faciles. Elle n'en avait ni l'odeur ni la conduite. Je sus rapidement qu'il était dangereux de jouer au mâle dominant et de tenter de l'approcher. Le cardinal me surveillait.

J'appris par la cuisinière que Sciorina revenait de vacances. Le cardinal l'envoyait régulièrement à la campagne pour lui faire respirer le bon air. Il l'avait aussi probablement éloignée afin de pouvoir m'accueillir et me tester en toute tranquillité. Pour l'heure, la chienne avait repris ses activités habituelles. Elle dormait dans la chambre de son maître, partageait ses repas avec lui, et, lorsqu'il travaillait dans son bureau, elle se prélassait sur le canapé. Elle était la véritable maîtresse des lieux. La servante comme le secrétaire s'adaptaient à son emploi du temps. Elle accompagnait toujours le cardinal quand il sortait. J'eus donc, au cours de nos déplacements quotidiens, tout le loisir de l'observer.

Le trajet du Vatican à la chancellerie n'avait déjà plus de secrets pour moi. Nous l'empruntions une à deux fois par jour. Nous quittions très tôt le palais Saint-Charles, traversions la place Sainte-Marthe vide à cette heure, longions la basilique et, au niveau de la via Paolo VI, débouchions sur la place Saint-Pierre. Vallanzasca prenait toujours quelques secondes pour contempler cette perspective unique au monde. Ses yeux brillaient, je ne saurais dire si c'était d'émotion ou de convoitise. Nous cheminions ensuite le long des colonnades qui encerclent la place, puis empruntions la ruelle qui amène à l'église du Saint-Esprit. La via dei Penitenzieri nous menait jusqu'à la porte monumentale où se finissaient les murailles de l'antique cité papale. Dans l'air du matin, ces vieilles ruelles pavées sentaient les siècles d'histoire. Les religieux s'y croisaient, précédant les masses de touristes à venir. Des églises parsemaient notre chemin. Bien que perdu dans ses pensées, le pas vif et décidé, le cardinal n'omettait jamais de les saluer d'un signe de croix. Nous traversions le Tibre par le pont Principe de Amedeo ; le cardinal empruntait alors différents itinéraires en fonction de son humeur, le plus court par le corso Vittorio Emanuele II, le plus pittoresque par la vieille ville et mon préféré, sous les platanes, le long du fleuve. Nous atteignions la chancellerie en une vingtaine de minutes. C'est un austère bâtiment néoclassique. Le cardinal me laissait dans l'arrière-cour qui servait aussi de parking. Je l'attendais ainsi pendant de longues heures avec pour seules distractions les bruits de la ville et les quelques ecclésiastiques qui passaient par là. Je ne me départissais pas de mon rôle, tous les employés devaient savoir combien le chien de Son Éminence était obéissant. Sciorina l'accompagnait à l'intérieur du bâtiment, le portier prenait même soin de la sécher les jours de pluie. Elle était la mascotte de la chancellerie, elle

en sortait toujours avec une friandise dans la bouche. J'ai très vite envié sa place, mais, plus que tout, je jalousais son éducation et ses manières raffinées. J'étais un molosse intelligent, mais grossier. C'était une chienne tellement affranchie des comportements bestiaux qu'elle en devenait humaine. Elle me prenait de haut, mais je venais de si bas... Je ne lui demandais pas de s'abaisser, c'était à moi de tout faire pour l'égaliser. En promenade, elle ne reniflait pas les trottoirs. Sa truffe frémissait bien, mais elle restait digne. En bon garde du corps, je me plaçais toujours en retrait du cardinal. Elle marchait à l'avant. Autant vous dire que j'ai pu la contempler. J'en ai même parfois oublié ma mission. Elle était tellement belle. Son corps jeune et agile m'éblouissait. J'ai dû rapidement étouffer mes pensées, elles étaient incompatibles avec mon statut.

Un soir qu'elle déjeunait auprès de son maître, le secrétaire lui écrasa la patte par inadvertance. Elle aurait pu glapir et grogner, mais elle se contenta de le mordre : un bon coup de mâchoire dans le mollet, net et sans bavure. Le secrétaire, lui, hurla et pleura. Il se tenait la jambe et sautillait sur place de douleur et de rage. La chienne et le cardinal le toisaient, immobiles et silencieux. Il comprit que le Vallanzasca ne le soutiendrait pas. Je les observais depuis la terrasse. Cette chienne dominait un humain. Certes, le secrétaire était fautif, mais la réaction de Sciorina dépassait tout ce que je pouvais imaginer. Elle était réfléchie et proportionnée. Elle savait qu'elle pouvait se permettre une morsure à la condition de rester maître d'elle-même. Le cardinal Vallanzasca la caressa et finit son diner. Venant de moi, un tel geste aurait signé mon arrêt de mort.

Vis-à-vis de Sciorina, je restais à la fois courtois et distant. Je la craignais, mais je souhaitais aussi m'en rapprocher et m'en faire accepter. Il était vital qu'elle ne me prenne pas en grippe. Je la respectais donc, mais sans jamais faire acte de soumission. J'attendais de pouvoir l'aider sans passer pour un de ses serviteurs.

Quelques semaines après mon arrivée, le cardinal partit en déplacement. Sciorina, ne pouvant le suivre, se leva très tôt pour l'accompagner jusqu'à son taxi. Il faisait nuit et le couvre-feu régnant sur les jardins du Vatican n'était pas encore levé, autrement dit, mes frères patrouillaient à la recherche de maraudeurs à égorger. Sciorina, ignorant ce danger, se mit en tête d'admirer le lever de soleil depuis le palais du gouvernement. Ne la voyant pas rentrer, je compris l'urgence de la situation. Je me ruais dehors à la recherche de la belle inconsciente. Pour les exécutions, mes frères étaient discrets. Même apeurée, je savais Sciorina incapable d'un aboiement. Je me fiaais donc plus à mon flair qu'à mon ouïe. Quand je la rattrapai, elle contemplait l'aurore qui colorait de rose et d'or les bâtiments antiques du Vatican. Derrière elle, s'approchant à pas de loup, deux dobermans, les babines retroussées, s'apprêtaient à bondir.

Face à elle, je me mis en position de combat. Elle ne comprit pas mon attitude agressive, mais lorsque le premier doberman s'élança, je bondis et le repoussai violemment. Parmi les chiens de combats, j'étais le dominant, les molosses ne l'avaient pas oublié. Ils cessèrent les hostilités et s'éclipsèrent dans leurs galeries. Sciorina ne fit pas de difficulté et se laissa raccompagner. Elle ne me remercia pas non plus, mais je savais que j'avais marqué un point.

Les semaines passèrent et je crus trouver un équilibre. Il y avait le cardinal Vallanzasca et Sciorina, puis la servante, le secrétaire et moi à égalité. Cette hiérarchie semblait convenir, je fis mon possible pour la préserver. Je ne pouvais prétendre à dépasser mes collègues humains. Sciorina, elle, n'était plus vraiment un animal. Les animaux de compagnie n'étaient pas tolérés dans l'enceinte du Vatican. Sans se cacher, elle accompagnait son maître dans de longues promenades. À l'heure de la fermeture, ils déambulaient dans les ailes du palais du Belvédère, autour de la Villa Pia et, parfois même, sous les plafonds de la chapelle Sixtine. Je profitais de ces rares moments pour goûter au plaisir de la tranquillité. La servante et moi étions alors seuls dans l'appartement. Le plus souvent, quand le cardinal travaillait dans l'enceinte du palais, je retournais au chenil pour mes entraînements. Je rentrais fourbu et puant. J'évitais de me montrer ainsi. Je lavais vite mon corps de la sueur et de la poussière accumulées. Il arriva une fois que Sciorina me surprenne. Je crus qu'elle m'admirait, mais elle m'adressa un regard condescendant et retourna sur son canapé.

Vallanzasca se satisfaisait de mon travail. Je restais vigilant, mais j'étais plus serein. L'attitude de Sciorina attestait que ma place dans cet appartement était pour le moment acquise. Ayant compris que son maître me jugeait nécessaire, elle s'accommoda de ma présence. Elle finit même par me saluer. Par des gestes discrets, elle semblait me témoigner de la sympathie. Elle me laissait parfois finir sa gamelle. Lors de son travail à la chancellerie, elle influençait les décisions du cardinal afin de m'éviter des journées entières enfermé seul dans l'arrière-cour. Nous allions plus fréquemment déjeuner sur ces placettes ombragées qui parsèment la vieille ville. Elle prenait plaisir à me retrouver. Je surprénais des regards et des attentions me faisant supposer que je n'étais plus tout à fait un chien comme les autres.

Cette chienne m'impressionnait. Elle était belle, riche et ne connaissait que son monde doré. Moi, le vieux briscard des bas-fonds, le doberman ayant grandi dans la violence, je cherchais dorénavant à lui plaire. Je voulais être tel qu'elle me voulait. Mon instinct me poussait et je me dis qu'il serait beau de construire quelque chose qui résiste au lendemain. Peut-être le cardinal nous laisserait-il vivre ensemble ? Nous n'appartenions pas au même monde, mais tous deux étions des chiens. À moi de me hisser jusqu'à elle, de me faire accepter. Elle, jamais elle ne s'abaisserait.

Le cardinal était un homme pressé. Archevêque de Milan à la cinquantaine, il avait intégré la Curie depuis cinq ans. Fraichement nommé à la tête de la chancellerie, il entendait bien la rénover et lui donner un second souffle. Vallanzasca n'avait cependant pas de temps à perdre, son regard portait plus loin que les murs de cette vénérable institution. Son emploi du temps comprenait de nombreux déjeuners d'affaires avec des religieux haut placés. Il visait le siège de secrétaire d'État. Lorsque nous passions devant le Palais du Gouvernement, ses yeux de rapace se posaient sur le bel édifice. Il se voyait monter les marches du perron, et diriger l'univers très fermé de la Curie romaine.

Les semaines et les mois s'écoulèrent, je faisais partie des meubles. Le cardinal ne se souciait plus de moi, je remplissais parfaitement ma mission. Sciorina exigea alors d'être escortée lorsqu'elle sortait seule. Son Éminence la chérissait trop pour lui refuser ma protection, je devins son garde du corps. Je vivais une lune de miel. Pourquoi cette chienne m'offrait-elle ces moments ? Elle trottnait devant moi, me laissant, tout à mon aise, contempler son corps. Elle se retournait peu, ne m'adressait jamais la parole. Je me contrôlais, mais mon instinct bouillonnait. Ses cuisses fraîchement rasées m'excitaient. Je n'étais qu'un sauvage doberman à qui l'on avait toujours refusé une femelle. Mes rêves se peuplèrent de caniches royaux au poil blanc et aux yeux d'amande.

Moi jusqu'alors solitaire et indépendant, je me mis à vivre pour elle. Je la guettais, espérais un regard, mendiais une attention, surveillais chacun de ses gestes. L'envie de la toucher me rendait fou. Elle le savait et en jouait habilement. Lorsque nous étions seuls, elle gardait ses distances m'interdisant toute attitude déplacée. En présence du cardinal, elle m'adressait des regards appuyés et n'hésitait pas à me frôler. Je n'avais d'yeux que pour elle. Aussi certaines de ses manies ne purent m'échapper. Elle, si bien traitée, ne pouvait s'empêcher de voler. Elle volait au palais, en ville, un biscuit, une babiole. J'y voyais un acte d'insoumission. Partageant les défauts humains, elle se rapprochait d'eux. Elle ne connaissait

que la sécurité, le risque la stimulait... Un midi, alors que son maître déjeunait sur le campo dei Fiori, elle vola le sac à main d'une touriste bedonnante occupée à dévorer une glace, le déposa nonchalamment sous une autre table, et revint se coucher au pied du cardinal. Nul, en dehors de moi, n'avait vu l'entourloupe. Constatant le vol, la gourmande hurla et se lamenta. Lorsque l'innocent de la table d'à côté retrouva le sac à ses pieds, la touriste vociféra et fit un scandale. Sciorina, l'air absent, se régala de la dispute. Qui l'aurait soupçonnée ? Elle, la chienne du cardinal.

D'autres événements me confirmèrent qu'elle était particulièrement douée et audacieuse. Vallanzasca, comme tout homme important, était surveillé. Un soir que je somnole dans ma niche, un grincement me fait dresser l'oreille. Rapide, je me faufile jusqu'à la porte-fenêtre, je scrute le salon ; la chienne est déjà là, les babines frémissantes, elle aussi a flairé l'intrus. Je rentre silencieusement dans l'appartement et me mets à l'affut. Quelques secondes s'écoulent, une ombre se glisse dans l'entrée. Sciorina se rue au centre de la pièce et jappe bruyamment. L'individu, qui fouillait le bureau ressort rapidement. Comptant la faire taire, il brandit une matraque. Je bondis, l'attrape par le bras et l'immobilise au sol. Qui fut fêté comme un héros ? Je ne reçus qu'une tape bienveillante de la vieille servante. Le cardinal cajolait sa chienne chérie qui, par ses aboiements, avait donné l'alerte et permit d'arrêter un espion. Sciorina me regardait, heureuse. Il ne lui serait pas venu à l'esprit de partager un peu de sa gloire...

Aux yeux de Vallanzasca, je n'étais qu'un serviteur. Il ne faisait pas grand cas de ma personne. Une seule fois, il manifesta clairement sa satisfaction. Je venais de mettre en déroute deux voleurs à la tire qui avaient cru pouvoir s'enrichir en volant sa sacoche. Deux coups de crocs ajustés les firent décamper. Le cardinal apprécia la rapidité et la discrétion de mon intervention. Pas de cris, pas de plaintes, il put tranquillement poursuivre son chemin. Arrivé à la chancellerie, au lieu de me laisser dans l'arrière-cour, il rouvrit le portique et me fit signe de sortir. Il m'accordait deux heures de totale liberté. Je pus me promener dans les ruelles. De ma vie de chien, je n'avais jamais décidé de mon trajet. Rome m'était aujourd'hui grand ouverte. Je rejoignis le bord du Tibre et ses platanes centenaires. Après quelques minutes d'hésitation, je me permis de renifler les odeurs qui s'exhalaien du trottoir. Les urines de milliers de chiens me donnèrent le tournis. Je passais les deux heures qui m'étaient accordées la truffe au sol. Je découvrais les senteurs de mes congénères, moi qui n'avais connu que des dobermans mâles et un caniche femelle. Cette merveilleuse parenthèse tirait à sa fin, j'eus alors envie de laisser ma trace. Au Vatican, nous ne marquions pas notre territoire. Chiens esclaves, les jardins ne nous appartenaient pas. Je fis, au bord du fleuve, ma profession de foi canine et déposais mon urine

sur un des plus beaux arbres de la promenade. C'est là, sous les platanes, que je compris que je ne voulais plus être un serviteur. Il devait y avoir un moyen de fuir ma condition et de rejoindre ces milliers de chiens inconnus. Sciorina accepterait-elle de me suivre dans cette ultime aventure ?

Plus que tout, elle aimait sa place de favorite. Elle veillait farouchement à ce que je ne perturbe pas la relation si spéciale qu'elle entretenait avec son maître. Pensa-t-elle que je représentais un danger ? S'imagina-t-elle que je pus occuper une place dans le cœur de son cardinal ? Son attitude changea progressivement. Tout en me couvrant de regards mielleux et de fausses attentions, elle s'appliquait à salir ma réputation. Je la surpris à ronger les pieds de chaise, à griffer le tissu des fauteuils, ainsi qu'à répandre de désagréables odeurs dans l'appartement. Elle se savait au-dessus de tout soupçon. Elle ne souhaitait pas non plus me voir partir, non ! Je l'amusais trop. Elle me voulait simplement à ses pieds, largement en dessous de son statut de première dame. Impuissant, je ne pouvais que la regarder compromettre mon avenir. La servante n'était pas dupe. Elle s'évertuait à cacher ces méfaits qui devaient m'accabler. Sciorina, cette compagne que je chérissais, voulait-elle ma perte ? Je mis des semaines à me rendre à l'évidence. Mon rêve, passer ma vie avec elle, m'aveuglait. Je souhaitais être libre, mais je m'enfermais dans cette illusion de bonheur. Je souriais encore béatement aux attentions qu'elle semblait me porter. Au cours d'une de ses innombrables séances de toilettage, je subtilisais une touffe de ses poils blancs. Cette relique, je la cachais au plus profond de ma niche. Son odeur embellissait mon sommeil.

Sciorina partit quelques jours en vacances. Le cardinal rentrait fréquemment à Milan d'où il orchestrait ses intrigues politiques, elle l'accompagnait. Ce répit m'apaisa. Mes entraînements me laissaient du temps libre. Je ne surveillais plus que l'appartement. Je pris du recul et me rendis compte du ridicule de ma situation. J'étais aujourd'hui soumis comme je ne l'avais jamais été au chenil... La vieille servante prit soin du pauvre chien que j'étais devenu. Elle me comprenait. Nous étions tous deux d'humbles valets au service de maîtres inatteignables.

La belle revint, je feignis l'indifférence. Ses petites manigances commençaient à me fatiguer. Mon cœur, desserré de l'étau de cet amour passionnel, ne battait plus la chamade à chacune de ses apparitions. Son séjour milanais lui avait donné des idées, elle rusait sans cesse pour raviver ma folie. Je me tenais sur mes gardes. La chienne était intelligente, et malgré toutes mes précautions, je finis par tomber dans le piège. Comment fit-elle pour s'esquiver d'une séance de toilettage ? Elle réussit à revenir discrètement à l'appartement. J'étais seul. Elle ne prit pas la peine de se dissimuler. Ouvrant la porte du réfrigérateur, elle en fit tomber les

bouteilles de lait et les plats préparés. Elle dévora l'osso buco à même le sol et souilla les précieuses chaises en palissandre. Elle fila aussi vite qu'elle était entrée, et me laissa seul avec ce carnage. La maligne avait préparé son coup, car le secrétaire entra un instant plus tard. Il se figea, puis fit quelques pas, évaluant le désastre. Son esprit lent mit une minute à comprendre ce qu'il pouvait tirer de la situation. Cet homme ne m'avait jamais apprécié. Contrairement à la servante, il ne supportait pas l'idée qu'un chien, employé du cardinal, pût devenir son égal. Il tenait là sa vengeance. Il saisit un manche à balai qui trainait dans le cellier, et me battit violemment. J'aurais pu me défendre et égorger cet être chétif, mais je sus garder mon sang-froid. Vallanzasca et la servante revinrent peu après. Elle nettoya rapidement la cuisine. Son Éminence ne dit pas un mot, il se retira dans sa chambre. Quand Sciorina rentra, l'appartement était à nouveau immaculé, mais mes flancs me faisaient atrocement souffrir. Dans mon cerveau, le peu d'amour que m'inspirait encore la chienne venait de se transformer en haine.



Durant trois jours, elle ne m'adressa pas un regard. Elle poursuivait sa vie de princesse. Je sentais que jamais je ne me hisserais à son rang. Mais pour qui se prenait-elle ? Elle n'était qu'une chienne ! Coiffée, bichonnée et parfumée, mais une chienne quand même. Elle ne l'entendait pas ainsi. Elle avait toujours vécu une existence à part, loin des rapports ordinaires entre humains et animaux. Elle se sentait d'ailleurs supérieure à la plupart des hommes. Je portais, quant à moi, le poids de millénaires d'esclavage. Parmi les chiens, j'étais le plus mal loti. Mon statut d'esclave canin m'était quotidiennement signifié. Ne vous méprenez pas, je ne cherche pas à fuir ma condition, encore moins à fomenter une révolte. Mais de me faire rabaïsser ainsi par un de mes semblables est plus qu'humiliant. Comme moi, cette chienne est esclave des hommes. Elle aurait pu être solidaire, me soutenir. Mais elle préfère s'asseoir sur son espèce et mendier quelques avantages auprès de ses maîtres. Pire qu'un humain fier de sa domination, Sciorina était une esclave consentante opprimant ses frères pour conserver ses privilèges. Ma haine grandissait. Tous les chiens du Vatican rêvent de mordre un des maîtres-chiens. Ce sont des êtres détestables jouant de leur petit pouvoir pour nous humilier. Ce dégoût est normal, justifié par la différence d'espèce et de statut. Sciorina me ressemble, une gueule, quatre pattes, une queue, mais un gouffre nous sépare. L'envie de me rapprocher d'elle et de partager son existence me passa tout à fait. Son corps me faisait toujours rêver, mais au désir sexuel se mêlait maintenant des pulsions sadiques et vengeresses : la faire souffrir, l'humilier, assouvir mon besoin de domination.

La faire descendre de sa tour d'ivoire n'était pas chose facile. L'amour de son maître la protégeait. Je devais aussi me méfier d'un coup bas. Une nouvelle faute signerait ma condamnation à mort. Chien de garde, j'étudie attentivement l'environnement extérieur du lieu dont j'ai la responsabilité. J'observais dorénavant soigneusement les habitudes des habitants du logis, et tout particulièrement du cardinal. De lui viendrait mon salut. Le statut social de Sciorina découlait de sa personne. Vallanzasca, brillant et insaisissable dans ses activités

publiques, était adepte, lors de ses rares moments à domicile, d'un quotidien posé. Il se levait, se préparait et mangeait à heures fixes. Chaque jour, sa servante rangeait l'appartement à l'identique et disposait invariablement les mêmes aliments sur la table. Cet intérieur immuable le rassurait-il ? Représentait-il un de ces points d'appui permettant aux hommes puissants et ambitieux d'atteindre les sommets ? Chez lui, il était absolument prévisible. Après quelques semaines d'observation, je pouvais deviner le moment précis où il allait se lever, caresser le cou de sa chienne, et annoncer qu'il se retirait dans sa chambre. Lui, si vigilant à l'extérieur, relâchait ici toute attention. S'il avait méticuleusement organisé son domicile et choisi si scrupuleusement ses proches collaborateurs, c'était pour jouir d'un havre de paix où se ressourcer. Sciorina aussi était prévisible. Ses habitudes dépendaient de son maître. Elle le suivait fidèlement la journée et tentait de le divertir dès qu'elle le pouvait. Elle savait également rester à sa place pour ne pas le déconcentrer. Lors de ses brefs moments de liberté, elle satisfaisait ses sales manies et ses petits vices : se regarder dans la glace, déranger la cuisine ou commettre quelques larcins. Je devinais ses intentions, sa vie me sembla monotone. Elle n'avait d'autre horizon que de veiller à maintenir ses privilèges.

Vallanzasca n'était pas un homme de passion. Il était cultivé, intelligent, mais n'utilisait ses capacités mentales que pour conquérir ce qu'il désirait : le pouvoir. Il ne perdait pas de temps en loisirs improductifs. La musique classique était sa seule source de distraction. Celle-ci l'apaisait et l'aidait à trouver la sérénité nécessaire à sa réflexion. Ayant constaté que la répétition de certains morceaux le calmait, il se contentait de quelques compositeurs baroques italiens. Deux fois par semaine, après le dîner, il s'installait confortablement dans son fauteuil. Sciorina se blottissait à ses pieds et, ensemble, ils écoutaient Vivaldi et Monteverdi. La chienne se lassait rapidement. Au milieu du premier mouvement, quand son maître basculait dans un état hypnotique, elle se faufilait hors du salon. Elle vaquait à ses occupations et revenait tranquillement à la fin du morceau. Le cardinal sortait alors de sa léthargie et lui grattait tendrement la tête. Pendant ces moments de repos, une étrange habitude lui faisait retirer son anneau cardinalice. Il déposait cette bague, témoin de son rang dans la hiérarchie catholique, sur la table basse en acajou. Avec elle, il se libérait pour quelques instants du poids de sa charge. Il la remettait aussitôt la musique finie. Elle n'était qu'un symbole, mais il y était profondément attaché. Jamais il n'aurait osé paraître en cérémonie officielle sans elle.

Une idée germa dans ma cervelle : le vol perdra la voleuse. En professionnel de la filature, je ne laissai rien au hasard. J'attendis le moment idéal. Quelques jours plus tard, organisant l'agenda, le secrétaire annonça à la servante que Son Éminence présiderait prochainement un conseil des cardinaux. Cela impliquait une préparation minutieuse de ses

vêtements d'apparat. La réunion était d'importance, Vallanzasca saisisait toutes les occasions d'étendre son influence. Il devait y apparaître puissant et compétent, comme un possible prétendant à l'autorité suprême. L'obligation d'excellence et de perfection qu'exigeait cette réunion renforçait l'efficacité de mon plan.

Trois jours avant le conseil, selon son habitude, le cardinal s'installa sur son fauteuil et déposa son anneau sur la table basse. Le secrétaire s'activa et le chœur entama le *Magnificat des Vêpres de la Bienheureuse Vierge Marie* de Monteverdi. Une minute après, Son Éminence s'enfonçait dans une profonde léthargie. J'étais à l'affût. L'action devait être rapide et précise. Je disposais au mieux de quelques dizaines de secondes. Aux pieds de son maître, Sciorina qui simulait une extase musicale releva l'oreille. La respiration ample du cardinal lui signala qu'elle pouvait profiter de quelques minutes de tranquillité. Elle se glissa doucement en dehors du salon et alla commettre quelques méfaits à la cuisine. Je bondis. En trois enjambées silencieuses, j'atteins le fauteuil. Je garde un œil sur la porte du bureau où vient de disparaître le secrétaire et un autre sur la cuisine. Je rampe prudemment le long de l'accoudoir et me rapproche de la table basse. Je dépose alors quelques poils blancs, doux et parfumés à côté de l'anneau et, d'un grand coup de langue, avale ce dernier. Aussi furtivement qu'à l'aller, je rebrousse chemin jusqu'à la terrasse. Sciorina, qui venait de dévorer en douce une pancetta, réapparut. Elle me vit sortir, mais ne comprit pas mon stratagème. Elle revint près de Vallanzasca.

Elle était assise près de la table, se léchant les babines, quand la servante surgit de la cuisine. Rouge de colère, elle s'avança dans le salon, les yeux dans ceux de la chienne. Sciorina la regardait satisfaite. La vieille femme ne se risquerait pas à réveiller le cardinal pour une histoire de charcuterie. Elle se savait impuissante, mais cette chienne mal élevée l'insupportait depuis des mois. Son regard balaya alternativement l'homme somnolant, la chienne hautaine et la table basse. Moi j'attendais à la fenêtre, impassible. Je vis alors ses yeux s'électriser et un rictus barra son visage. Prenant sa voix la plus gémissante, elle se mit à crier : « Vilaine chienne ! Vilaine chienne ! » Elle se lamentait. Le cardinal ne tarda pas à se réveiller. Sciorina restait de marbre, elle ne comprenait pas comment cette vieille bonne femme pensait l'atteindre. Le secrétaire surgit de son bureau. Tous les regards étaient braqués sur la servante. Vallanzasca, visiblement ému d'un tel désordre, demanda sèchement : « Qu'y a-t-il Maria ? Vous semblez avoir vu le diable ! » La servante, tremblante, pointa du doigt la table basse puis, lentement, désigna la chienne : « Elle l'a avalée... » Il ne mit pas deux secondes à comprendre la situation et se voyait déjà présider le conseil des cardinaux sans son anneau. Il frissonna. Le secrétaire s'était approché, il examinait la table. Précautionneusement, il saisit un long poil blanc et le

présenta à l'assemblée. Sciorina avait perdu son assurance, ses oreilles pendaient et son regard se faisait implorant. Vallanzasca, déboussolé, la contempla. Il venait de recevoir un coup de couteau dans le dos. Il n'osa pas lui adresser la parole. Se retournant, il m'aperçut, au garde-à-vous : « Aldo, veuillez enfermer cette chienne dans votre niche. Surveillez-la de très près jusqu'à nouvel ordre. Vous veillerez à ne pas jeter ses excréments. Je tiens à ce qu'elle me rapporte cet anneau elle-même. »

Je la séquestrais. Elle était à ma merci, pour un jour ou deux. Elle tremblait de froid et de peur. Fini le confort : chez moi, seul un peu de paille recouvre le sol. Elle découvrait aussi les odeurs d'un mâle doberman, sueur, urine. Je ne quittais plus l'entrée de sa prison. Elle me sentait de l'autre côté de la porte, elle était terrorisée. Pendant plusieurs heures, je restais à l'extérieur. Son imagination devait la torturer. Régulièrement, je faisais mine d'ouvrir, je reniflais et grognais. Hors de question qu'elle trouve le sommeil, chaque minute de sa détention devait être une souffrance. Au petit matin, après une nuit d'angoisse, je pénètre dans la niche. Elle se tient dans un coin, recroquevillée. Son attitude n'est plus celle de la chienne lascive et dominante. Elle comprend rapidement mes pensées et mon désir. Elle ne m'oppose aucune résistance. En silence, elle se lève et vient se placer au milieu de la niche, les oreilles basses, les yeux fermés. Avait-elle compris qu'il n'y avait nulle échappatoire ? Pensait-elle qu'elle devait payer pour toutes ses arrogances passées ? Ou n'avait-elle plus la force de se rebeller ? Je la violai, brutalement, longuement, en prenant soin de ne laisser aucune marque de violence sur son beau corps. Sous moi, elle gémissait, mais ne cherchait pas à se soustraire à cette punition. Quand j'eus assouvi mes pulsions, je me retirais sans un mot. Son arrière-train était souillé de ma sueur et de mes sécrétions. Elle baissait toujours la tête, ne souhaitait pas croiser mon regard. Elle s'appuya contre la paroi, ses pattes tremblaient. Satisfait, je la toisai, méprisant. Je l'avais eue, elle, la chienne du cardinal. Je m'accroupis alors et, sans gêne, déféquai au milieu de la niche. Je gagnai la sortie et me retournai avant de fermer la porte. Elle n'attendit pas. Elle savait ce qu'elle devait faire. De son petit museau soigné, elle fouilla mes excréments à la recherche de l'anneau de son maître.

La journée passa, je profitais du soleil printanier pendant que Sciorina attendait ma prochaine apparition. À trois reprises, j'eus à nouveau envie d'elle. Je rentrais, la fixais, elle venait me rejoindre. Mes assauts se faisaient moins fougueux, je n'avais plus rien à prouver. Comme pour la récompenser, je faisais mes besoins en sortant. Fermant la porte, je l'entendais

fouiner à la recherche de son précieux sésame, cette bague qui lui redonnerait l'accès à l'appartement, au cardinal et à ses privilèges. Dans la soirée, je lui fis laver le sol, nos petits jeux risquaient de déplaire aux délicates narines de Vallanzasca. Elle se nettoya du mieux qu'elle le put dans la bassine réglementaire des chiens de garde qui servait à la fois à boire et à se laver. Elle semblait heureuse de pouvoir débarbouiller sa truffe et son petit derrière. La servante m'apporta mon repas, elle me gâta. Son regard était explicite : « profite-en, tu l'as bien mérité ». Devant Sciorina, elle déposa une autre écuelle où flottaient quelques bas morceaux dans un pauvre bouillon.

Cette nuit, je délaissai la chienne. Un sommeil apaisé s'empara de moi. Le lendemain matin, elle ne subit qu'un seul de mes assauts. Elle s'était ressaisie et semblait s'accommoder de la situation. Obéir au nouveau dominant n'était pas pour lui déplaire. J'accompagnai le cardinal toute la journée. Il était soucieux. Le conseil approchait et promettait d'être agité. La perte de son anneau le diminuait. Lui, si distant habituellement, m'adressait la parole et cherchait mon assentiment. En l'absence de sa chienne et de sa bague, avait-il besoin d'un soutien ? Je prenais peu à peu la place de Sciorina.

Ce soir-là, l'envie de la terroriser m'était passée. Mes haines et mes rancœurs m'avaient quitté. Sciorina était devenue docile, parfait exemple de l'adaptation que peut avoir un esclave pour séduire son maître. Vallanzasca, humain au sommet de la hiérarchie, perdait pied pour un simple anneau. Il cherchait à se rassurer en s'attachant un chien de garde. L'espèce canine comme l'espèce humaine me dégoutèrent. Je parvins alors à une certaine sérénité, je venais de rompre mes chaînes. Je rentrai dans ma niche, la chienne se précipita, me couvrant d'attention et m'offrit spontanément ses fesses. Elle ne m'excitait plus. Je me contentai de déposer ma crotte. Une sensation lisse et ronde me parcourut le rectum. Au milieu de mon excrément trônait l'anneau tant désiré. L'apercevant, Sciorina s'approcha prudemment et, avec des manières de princesse, le saisit délicatement. Elle me regarda, presque souriante. Ses yeux joyeux semblaient me dire : « ça y est, nous le tenons ! »

Elle alla religieusement le laver et, ayant obtenu mon accord, se dirigea vers l'appartement. Vallanzasca finissait de dîner, quand il aperçut la chienne triomphante s'avancer avec l'anneau cardinalice dans la gueule. Elle vint lui déposer dans la main. Il était heureux, le conseil débutait demain matin. Tout juste sorti de mon rectum, cet anneau de puissance se retrouva au doigt de Son Éminence. Sciorina, dans un acte de soumission absolu, s'allongea au pied de son maître. Celui-ci ne dit rien, mais la laissa faire. Retrouver l'équilibre qui régnait à son domicile avant cette triste histoire n'était pas pour lui déplaire. À la porte de la cuisine, la servante contemplait ce spectacle pathétique.

La chienne se releva. Consciente de sa faute, elle voulait faire preuve d'humilité. Le cœur de Vallanzasca ne se reconquerrait pas aussi facilement. Après une dernière courbette, elle se tourna et se dirigea vers la terrasse. Je l'attendais à la porte-fenêtre. Le cardinal, visiblement ému, me jeta un regard. « Tu vois, elle nous est revenue » semblait-il me murmurer. Je la voyais trotter à ma rencontre, heureuse de sa prestation. Elle me souriait. Mais elle n'était plus la chienne sacrée du cardinal, elle était l'esclave mendiant ses privilèges perdus.

Je bondis, les crocs dehors. Je l'attrapai au cou, la mordis jusqu'à l'étouffement, la secouai deux fois, et la relâchai. Son corps mou tomba lourdement au sol. J'aurais pu l'épargner, j'avais gagné ma place dans cet appartement. Moi, Aldo le doberman, j'étais le nouveau chien de confiance de Son Éminence. Mais je ne voulais pas devenir comme elle.

Vous connaissez maintenant mon histoire. Je suis un assassin, je suis coupable, sans aucun doute... Je vais mourir, mais je ne regrette rien.

Du même auteur :

Le crépuscule du hanneton. *Roman*

La fin des Supers. *Roman*

Au chevet de la planète, l'humanité comme un cancer. *Nouvelle*

À retrouver sur :

**[www.emmanuel-monge-auteur.fr](http://www.emmanuel-monge-auteur.fr)**